

### **Texte 1 :**

Albert Cohen, Ô vous frères humains

X. En ce seizième jour du mois d'août, à trois heures cinq de l'après-midi, sortant du lycée où j'étais allé suivre un cours de vacances pour cancre en arithmétique, je vis un attroupelement.

A l'affût de m'intéresser et de jouir de la vie, de ma vie qui venait de commencer, je m'approchai. C'était un camelot qui devant sa table pliante démontrait avec feu les mérites de son détacheur universel. Fort animé et me forgeant déjà mille félicités de connaissances nouvelles, je me faufilai au premier rang pour mieux entendre et admirer le blond camelot aux fines moustaches. J'étais très fort en admiration en ce temps de mon enfance.

Oh, comme j'étais heureux d'écouter ce séducteur, de rire avec les badauds, de participer, d'en être ! A chaque plaisanterie du cher camelot, si spirituel, je regardais mes voisins pour rencontrer leurs yeux, pour me réjouir avec eux, pour communier. Oh, comme il parlait bien, et comme je l'admirais, et combien le merveilleux langage français était plaisant au petit étranger débarqué à cinq ans de son île grecque et qui parlait encore si mal. Extasié, physiquement charmé, j'écoutais l'enchanteur, je le contemplais avec foi, une foi de petit chien, je croyais en lui, et je l'aimais. Ainsi étais-je, ainsi était ce petit crétin aux boucles noires, aux longs cils recourbés. Quand, avec son bâton de miracle, le magicien faisait disparaître une tache, je regardais de nouveau mes voisins pour m'assurer qu'ils appréciaient, pour savourer leur admiration, pour être en union d'émerveillement. J'étais heureux, je souriais au camelot, j'étais fier de lui, fier de sa compétence, fier de son accent parisien, et je l'aimais.

J'avais trois francs dans ma poche, cadeau de ma mère en ce jour anniversaire, et je décidai d'en consacrer la moitié à l'achat de trois bâtons de détacheur. Ainsi le camelot m'estimerait, me trouverait intéressant, et je pourrais rester longtemps à l'écouter, du droit d'un client sérieux. Et puis Maman serait si contente ! Jamais plus de taches ! Le cœur battant, tout ému de l'important achat qui allait me valoir la considération des badauds et l'amitié du camelot, je mis la main dans la poche de mon costume marin pour en sortir la grande somme, et j'aspirai largement pour avoir le courage de m'avancer et de réclamer les trois bâtons. Mais alors, rencontrant mon sourire tendre de dix ans, sourire d'amour, le camelot s'arrêta de discourir et de froter, scruta silencieusement mon visage, sourit à son tour, et j'eus peur. Son sourire venait de découvrir deux longues canines, et un paquet de sang massivement afflua sous ma poitrine, à hauteur du sternum, avec le choc d'un coup contre ma gorge. Sous son

regard bleu pâle et son index tendu qui me désignait, je transpirai, et de panique j'humectai mes lèvres.

X. Toi tu es un Youpin, hein? me dit le blond camelot aux fines moustaches que j'étais allé écouter avec foi et tendresse à la sortie du lycée, tu es un sale Youpin, hein? Je vois ça à ta gueule, tu manges pas du cochon, hein ? Vu que les cochons se mangent pas entre eux, tu es avare, hein? je vois ça à ta gueule, tu bouffes des louis d'or, hein ? Tu aimes mieux ça que les bonbons, hein? Tu es encore un français à la manque, hein? Je vois ça à ta gueule, tu es un sale juif, hein? un sale juif, hein? Ton père est de la finance internationale, hein? Tu viens manger le pain des français, hein? Messieurs dames, je vous présente un copain à Dreyfus, un petit Youtre pur sang, garanti de la confrérie du sécateur, raccourci où il faut, je les reconnais du premier coup, j'ai l'œil américain, moi, eh ben nous on aime pas les Juifs par ici, c'est une sale race, c'est tous des espions vendus à l'Allemagne, voyez Dreyfus, c'est tous des traîtres, c'est tous des salauds, sont mauvais comme la gale, des sangsues du pauvre monde, ça roule sur l'or et ça fume des gros cigares pendant que nous on se met la ceinture, pas vrai, messieurs dames? tu peux filer, on t'a assez vu, tu es pas chez toi ici, c'est pas ton pays ici, tu as rien à faire chez nous, allez file, débarrasse voir le plancher, va un peu voir à Jérusalem si j'y suis.

XIII. Il errait le petit enfant, et il ne comprenait pas. Quoi, n'était-il pas venu avec tendresse, avec un sourire fleuri, pour écouter le beau parler du camelot, le gentil langage français qu'il aimait tant et que de tout son cœur il apprenait, lui, débarqué depuis cinq ans de son île grecque? Avec confiance il s'était approché de la table pliante pour se réjouir des plaisanteries du camelot et gentiment rire et approuver et participer et s'instruire et mieux apprendre cette chère langue devenue sienne, et amicalement se mêler à la petite foule ronde et fraternellement en être. Il errait, et il ne comprenait pas.

Que vous avait-il fait, dites, vous qui l'avez chassé, vous tous qui avez rigolé du petit qui avait cru pouvoir s'approcher de la table pour communier avec vous et être des vôtres, quel mal vous avait-il fait, ce beau petit garçon, que vous avait-il fait, ce naïf un peu féminin? Est-ce un tel péché que d'être né, que de naître? Ô vous, les copains de l'amour du prochain, vous qui avez tant savouré la confrérie du sécateur et le raccourci où il faut, que vous avait fait cet innocent, ce petit émerveillé, que vous avait-il fait pour que vous soyez

méchants, pour que vous lui donniez, en guise de joyeux anniversaire et comme cadeau de fête en ce jour de ses dix ans, cette haineuse rigolade ?

**Texte 2 :**

Saint Paul, Rm 5, 12-15 :

Voilà pourquoi, de même que par un seul homme le péché est entré dans le monde et par le péché la mort, et qu'ainsi la mort a atteint tous les hommes, situation dans laquelle [ou : étant remplie la condition que] tous ont péché..., car, jusqu'à la loi le péché était dans le monde et, bien que le péché ne puisse être sanctionné quand il n'y a pas de loi, pourtant d'Adam à Moïse la mort a régné, même sur ceux qui n'avaient pas péché par une transgression identique à celle d'Adam, figure de celui qui devait venir.

Mais il n'en va pas du don de grâce comme de la faute ; car, si par la faute d'un seul la multitude a subi la mort, à plus forte raison la grâce de Dieu, grâce accordée en un seul homme, Jésus-Christ, s'est-elle répandue en abondance sur la multitude.

**Texte 3 :**

Gaudium et Spes :

13. Le péché

1. Établi par Dieu dans un état de justice, l'homme, séduit par le Malin, dès le début de l'histoire, a abusé de sa liberté, en se dressant contre Dieu et en désirant parvenir à sa fin hors de Dieu. Ayant connu Dieu, « ils ne lui ont pas rendu gloire comme à un Dieu (...) mais leur cœur inintelligent s'est enténébré », et ils ont servi la créature de préférence au Créateur. Ce que la Révélation divine nous découvre ainsi, notre propre expérience le confirme. Car l'homme, s'il regarde au-dedans de son cœur, se découvre enclin aussi au mal, submergé de multiples maux qui ne peuvent provenir de son Créateur, qui est bon. Refusant souvent de reconnaître Dieu comme son principe, l'homme a, par le fait même, brisé l'ordre qui l'orientait à sa fin dernière, et, en même temps, il a rompu toute harmonie, soit par rapport à lui-même, soit par rapport aux autres hommes et à toute la création.

2. C'est donc en lui-même que l'homme est divisé. Voici que toute la vie des hommes, individuelle et collective, se manifeste comme une lutte, combien dramatique, entre le bien et le mal, entre la lumière et les ténèbres. Bien plus, voici que l'homme se découvre incapable par lui-même de vaincre effectivement les assauts du mal ; et ainsi chacun se sent comme chargé de chaînes. Mais le Seigneur en personne est venu pour restaurer l'homme dans sa liberté et sa force, le rénovant intérieurement et jetant dehors le prince de ce monde (cf. Jn 12,

31), qui le retenait dans l'esclavage du péché. Quant au péché, il amoindrit l'homme lui-même en l'empêchant d'atteindre sa plénitude.

Dans la lumière de cette Révélation, la sublimité de la vocation humaine, comme la profonde misère de l'homme, dont tous font l'expérience, trouvent leur signification ultime.

**Texte 4 :**

Thomas, *Comentaire des Sentences*, II q. 23, d. 1 a. 1

À aucune créature il n'est, ni il n'a été communiqué de ne pas pouvoir pécher par condition naturelle. Il fut impossible que, en sauvegardant la liberté du libre arbitre, il soit donné à quelque créature que ce soit de ne pas pouvoir pécher selon sa condition naturelle : car il y a là comme une contradiction impliquée. Parce que, s'il y a un libre arbitre, il faut qu'il puisse être cause de son adhésion ou sa non adhésion ; et s'il ne peut pécher, il ne peut être cause de sa non adhésion : et il s'ensuit ainsi une contradiction.

**Texte 5 :**

Dostoïevski : *Les frères Karamazov*

As-tu donc oublié que l'homme préfère la paix et même la mort à la liberté de discerner le bien et le mal ? Il n'y a rien de plus séduisant pour l'homme que le libre arbitre, mais aussi rien de plus douloureux.

**Textes 6 :**

Saint Augustin :

*De libero arbitrio*

III, 3, 7. Rien n'est si pleinement en notre pouvoir que la volonté même ; car, sans délai aucun, dès que nous le voulons, elle est à notre disposition.

I, 11, 21. La seule chose qui fasse de l'esprit l'associé du désir (*cupiditas comes*), c'est la volonté propre et le libre arbitre.

*Contra Fortunatum*

II, 21. Je déclare qu'il n'y a point de péché à moins qu'on ne pèche par une volonté propre ; et que le mérite vient de ce que nous faisons le bien par notre propre volonté.

*De libero arbitrio*

III, 1, 2. Ni le péché, ni l'action droite ne peuvent être imputés justement à celui qui n'a rien fait par sa volonté propre. Donc le péché et l'acte droit est dans le libre arbitre de la volonté.

**Texte 7 :**

*De libero arbitrio* III, 18, 48 :

II, 18, 48. Si donc, parmi les biens corporels, il s'en trouve dont l'homme peut abuser, sans que nous disions pour cela qu'ils n'auraient pas dû nous être donnés, puisque nous les reconnaissons pour des biens, quoi d'étonnant si dans l'âme il y a également certains biens dont nous pouvons de même abuser, mais qui, étant des biens, n'ont pu être donnés que par celui de qui viennent tous les biens ?

Tu vois, en effet, quelle privation c'est pour le corps de ne pas avoir de mains, et pourtant on abuse de ses mains par des actions cruelles ou honteuses. Si tu voyais une personne sans pieds, tu avouerais qu'il manque à l'intégrité de son corps un très grand bien ; et pourtant celui qui se servirait de ses pieds pour nuire au prochain ou se déshonorer soi-même userait mal de ses pieds, le nieras-tu ? Par les yeux, nous voyons cette lumière et nous distinguons des formes corporelles, et c'est un élément de grande beauté pour notre corps ; aussi est-ce comme au sommet, eu égard à leur dignité, que ces membres sont logés ; leur usage contribue à la sauvegarde de l'homme et apporte à la vie beaucoup d'autres avantages ; et cependant beaucoup se servent des yeux pour un grand nombre d'actes honteux et les obligent à servir leurs passions. Or tu vois quel grand bien manque au visage quand lui manquent les yeux. ; mais, s'il les a, qui les lui a donnés, sinon Dieu, le dispensateur de tous les biens ?

De même donc que tu approuves la présence de ces biens dans le corps, et que, sans considérer ceux qui en abusent, tu en loues le donateur, de même pour la volonté libre, sans laquelle personne ne peut bien vivre, tu dois reconnaître et qu'elle est un bien, et qu'elle est un don de Dieu, et qu'il faut condamner ceux qui abusent de ce bien, au lieu de dire du donateur qu'il n'aurait pas dû le donner.

**Texte 8 :**

Saint Augustin, *De natura et gratia*

III. 3 Certes, à l'origine, la nature humaine (*natura homini primitus*) a été créée sans péché et sans tare : mais cette nature, par notre naissance rattache Adam à chacun de nous, a

désormais besoin d'un médecin, car elle n'est plus saine. Manifestement, tous les biens qu'elle doit à sa constitution, à sa vie, à ses sens, à son intelligence, elle les tient du Dieu son créateur et son artisan. Par contre, le vice qui assombrit et blesse ces biens naturels au point de nécessiter lumière et traitement ne provient pas de l'irréprochable artisan, mais du péché originel commis par le libre arbitre (*sed ex originale peccato, quod commissum est libero arbitrio*). Par suite, la nature assujettie à la peine encourt le plus juste des châtements. Car si désormais nous sommes dans le Christ une créature nouvelle, nous étions cependant par nature enfants de la colère tout comme les autres ; mais Dieu qui est riche en miséricorde, à cause du grand amour dont il nous a aimés, nous a fait revivre avec le Christ, dont la grâce nous a sauvés<sup>1</sup>.

IV. 4. Or donc cette grâce du Christ sans laquelle ni les enfants, ni les adultes ne peuvent être sauvés ne revient pas à nos mérites, mais nous est accordée gratuitement (*gratis datur*) ; c'est pourquoi elle est appelée grâce (*gratia*). *Ils sont justifiés*, dit l'Apôtre, *par le don gratuit de son sang*<sup>2</sup>. Par suite, ceux que la grâce n'a pas libérés – soit parce qu'ils n'ont pas encore pu en entendre parler<sup>3</sup> jusqu'ici, soit parce qu'ils n'ont pas voulu se soumettre, soit, aussi, parce que, vu leur âge, ils étaient incapables de saisir les paroles et n'ont pas reçu le bain de la régénération qu'ils étaient en mesure de recevoir et qui les eût sauvés – ceux-là sont, à coup sûr, condamnés (*damnatur*) à juste titre. En effet, ils ne sont pas exempts de péché, qu'il s'agisse de celui qu'ils ont contracté dès leur naissance (*originaliter traxerunt*) ou de celui qu'ils ont ajouté par leur mauvaise conduite (*malis moribus addiderunt*), *car tous ont péché*, soit en Adam soit en eux-mêmes, et se sont privés de la gloire de Dieu<sup>4</sup>.

V.5. Par conséquent, la masse humaine tout entière est vouée au châtement et, si le supplice de la damnation dont tous sont redevables leur était en retour infligé, il ne leur serait manifestement pas infligé sans justice. C'est pourquoi ceux qui sont libérés par la grâce ne sont pas dénommés vases de mérites personnels, mais vases de miséricorde<sup>5</sup>. Or, de la miséricorde de qui, sinon de celui qui a envoyé le Christ Jésus dans ce monde pour sauver les pécheurs<sup>6</sup>, ceux qu'il a connus d'avance et prédestinés, appelés, justifiés et glorifiés ? Qui

---

<sup>1</sup> Eph 2, 3-5.

<sup>2</sup> Rm 3, 24.

<sup>3</sup> Cf. Rm 10, 14.

<sup>4</sup> Rm 3, 23.

<sup>5</sup> Cf. Rm 9, 23.

<sup>6</sup> Cf. 1 Tim 1, 15.

donc serait assez fou pour ne pas rendre d'ineffables actions de grâces à la miséricorde de ce Dieu, libérant ceux qu'il veut, d'autant qu'on ne pourrait d'aucune manière reprocher à sa justice de condamner absolument tous les hommes ensemble ?

**Texte 9 :**

Pascal, *Pensées*, (Brunschvicg 434, Lafuma, 131)

Certainement, rien ne nous heurte plus rudement que cette doctrine. Et cependant, sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses replis et ses tours dans cet abîme. De sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère, que ce mystère n'est inconcevable à l'homme.